

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois. 13.50 Six mois. 26.00 Un an. 50.00

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. 15 fr. La France et l'Étranger, les frais de poste en sus. Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSERCTIONS: Annonces: la ligne. 20 c. Réclames: 30 c. Faits divers: 50 c. On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du Journal, à Lille, chez M. QUARÉ, Libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFFITE et C^o, 24, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à Bruxelles, à l'Office de Publicité.

BOURSE DE PARIS DU 13 JUIN 1878 Cours à terme de 1 h. 06 communiqués par MM. A. MAIRE et H. BLUM, 60, rue Richelieu, Paris.

Table with 2 columns: Valeurs and Cours du jour. Includes Rente 3 0/0, Rente 5 0/0, Italien 5 0/0, etc.

Table with 2 columns: Valeurs and Cours du jour. Includes 3 0/0, 4 1/2, Emprunts 5 0/0, etc.

Table with 2 columns: Valeurs and Cours du jour. Includes Banque de France, Société gén., Crédit foncier, etc.

DEPECHE COMMERCIALES New-York, 13 juin. Change sur Londres, 4.84 50; change sur Paris, 5.15 00.

ROUBAIX, le 13 JUIN 1878

Bulletin du jour

Sous la présidence du prince de Bismark, les puissances signataires du traité de Paris et protectrices de l'intégrité de l'empire ottoman vont aujourd'hui changer la table diplomatique recouverte de son tapis vert en une table de dissection, sur laquelle on étendra la Turquie et ses provinces.

Heureusement pour elle que lord Beaconsfield sera là pour modérer le scalpel de certains chirurgiens, trop portés à trancher net certains de ses membres, considérant la Turquie comme morte, alors qu'elle n'est atteinte que de cataplexie.

Est-ce à dire que les décisions du congrès dépendront absolument de l'attitude de lord Beaconsfield? Non certes, mais elle pourra les influencer. D'après le Journal des Débats, d'ailleurs, qui ne fait, en somme, que s'approprier l'opinion de la New Free Press, pour que le congrès aboutisse à l'entente et à la paix, au lieu de tourner à la rupture et à la guerre, il faut que l'Allemagne, la France et l'Italie, qui désirent empêcher l'Orient de tomber entre les mains de la Russie, aient à Berlin une attitude commune, tiennent un langage identique.

Si, au contraire, ces trois puissances restent sur la réserve et laissent en présence d'un côté, l'Angleterre et l'Autriche, de l'autre, la Russie, ces puissances ayant leurs armements tout prêts, ce n'est pas la paix, c'est la guerre qui pourrait bien sortir du congrès, comme nous l'avons fait pressentir.

Il faut espérer que, grâce à la prudence des plénipotentiaires italiens, français et allemands, grâce à leur entente, nous échapperons à ce terrible alca. Jusqu'au 17 juin, d'ailleurs, nous en serons réduits à peu près aux conjectures, car ce n'est que ce jour-là que les délibérations sérieuses commenceront; celle d'aujourd'hui n'étant qu'une séance d'inauguration.

Le roi de Hanovre, Georges V, est décédé hier matin à Paris, où il habitait depuis la guerre de 1866, qui lui avait enlevé sa couronne. Sans vouloir, à propos de cette mort, toucher à la question politique, on peut dire que ce monarque chevaleresque avait su supporter l'adversité avec autant de noblesse qu'il avait mis de courage à défendre sa couronne.

Les élections en Belgique

Les nouvelles qui nous sont arrivées hier de Belgique annoncent la victoire électorale de l'opposition, et la chute du ministère catholique.

La lutte a été vive et les catholiques ont vaillamment combattu. Ils redevenaient minorité devant le scrutin, mais ils restent forts en face de leur adversaires, et ces derniers n'ont pas remporté un triomphe assez considérable pour ne pas avoir à tenir compte de cette puissante minorité.

Nous n'avons pas à examiner ici si les fraudes électorales dont nos adversaires ont usé en France ont été employées en Belgique pour assurer le triomphe de l'opposition. Ce n'est pas

au lendemain d'une lutte aussi vive, aussi passionnée, qu'on peut espérer de voir clair dans cette importante question.

Les catholiques belges ne se décourageront pas; et ils continueront à lutter avec cette constance qui, une fois déjà, a assuré leur succès. Ils ne peuvent plus compter sur la protection du pouvoir, mais ils nous ont montré déjà qu'ils savent conquérir patiemment les positions qu'occupe l'ennemi.

Quelle a été la cause de cet échec, qui, nous l'espérons, ne sera que momentanée? Nous croyons que, parmi les vaincus, les uns attribueront cette défaite à la faiblesse et à la timidité dont le ministère catholique a fait preuve pendant qu'il était au pouvoir; les autres, au contraire, trouveront la raison de cette infériorité dans les impatiences de ceux qui, avant même que la société fût devenue capable de supporter certaines améliorations, auraient voulu modifier profondément et radicalement la Constitution du pays.

Placés en dehors de la lutte, et jugeant la question avec une parfaite impartialité, il nous semble que ces deux accusations ont quelque chose de vrai. Il est, en effet, très-regrettable que les hommes éminents qui se sont trouvés au pouvoir en Belgique, depuis quelques années, aient négligé certaines réformes législatives qui semblaient nécessaires, et qui étaient réclamées par le pays. Il est, d'autre part, non moins regrettable que des esprits imprudents aient voulu annoncer à la nation belge des réformes constitutionnelles dont l'opportunité était douteuse et dont les conséquences pratiques auraient pu jeter le trouble et la discorde au sein du pays.

De toutes façons, cette expérience douloureuse profitera aux catholiques, et rendra plus forte encore cette union si nécessaire dans tous les temps et surtout au moment du danger.

En Belgique comme en France, l'action des conservateurs se trouve placée actuellement sur le terrain des principes religieux et sociaux. Ceux qui, dans l'élan de leurs sentiments généreux, croyaient déjà toucher au port et s'imaginaient que l'heure était déjà venue de recueillir les fruits d'une grande victoire et de réformer la Constitution, ceux-là seront les premiers à reprendre patiemment cette œuvre qui, avant d'être une œuvre politique, doit être une œuvre sociale, et qui, ayant de viser au gouvernement, doit viser à la nation et à l'individu.

Nous ne pouvons encore prévoir quel usage le parti libéral compte faire de cette victoire, dont les journaux font tant de bruit. Il n'est pas encore permis de dire si c'est la fraction excessive du parti représentée par M. Goblet qui aura le dessus, ou si c'est M. Frère qui conservera toute son influence sur les victorieux. L'expérience, hélas! nous a prouvé plus d'une fois que les modérés, même lorsqu'ils sont sincères, ont de la peine à se préserver de certains entraînements.

Si nous devons en croire les programmes tant de fois préconisés par les journaux du parti triomphant, le ministère qui en serait appelé aux affaires aurait déjà entre les mains tout un arsenal de lois d'oppression contre les catholiques, et les rapports mêmes du gouvernement belge avec le Saint-Siège devraient être les premiers à subir l'effet de ce changement. Nous savons que les fautes de nos

adversaires peuvent nous profiter; mais les catholiques n'appellent jamais de leurs vœux ces fautes, lorsqu'elles peuvent nuire, même momentanément, à la religion et au pays.

Les catholiques ont le respect scrupuleux de la légalité, et le Saint-Siège a toujours fortement encouragé les catholiques à persévérer dans cette voie.

Si le parti libéral belge profitait de son succès pour modifier les bons rapports qui ont existé jusqu'à ce jour entre la Belgique et le Saint-Siège, il se baserait singulièrement sur le mandat qu'il croit avoir reçu de la majorité de la nation. — CHARLES CONESTABLE.

LE CONGRÈS

C'est aujourd'hui que s'ouvre le Congrès. La première séance ne sera qu'une formalité: les plénipotentiaires se bécotteront à se communiquer réciproquement leurs pouvoirs.

Les délibérations ne commenceront réellement que le lundi 17 juin. Voici les plénipotentiaires appelés à figurer au Congrès.

Allemagne. — Le chancelier de l'empire, prince de Bismarck, qui occupera le fauteuil; M. de Bulow, ministre d'Etat et suppléant du prince de Bismarck au ministère des affaires étrangères de l'empire; le prince de Hohenlohe, ambassadeur d'Allemagne en France, et M. de Radowitz, ministre plénipotentiaire de l'empire allemand auprès du gouvernement grec.

Autriche-Hongrie. — Le comte Andrássy, ministre commun des affaires étrangères pour l'Autriche et pour la Hongrie, président ou chef du ministère austro-hongrois, et, en fait, chancelier de l'empire, bien que n'en ayant pas le titre; le baron d'Haymerlé, ambassadeur d'Autriche-Hongrie auprès du roi d'Italie, et ancien ministre plénipotentiaire du gouvernement grec; le comte Karoly, ambassadeur de l'empereur d'Autriche-Hongrie auprès de l'empereur d'Allemagne.

France. — M. Waddington, sénateur, ministre des affaires étrangères, le comte de Saint-Vallier, sénateur, ambassadeur de France en Allemagne, et M. Desprez, directeur politique au ministère des affaires étrangères.

Grande-Bretagne. — M. Disraeli, récemment encore membre de la Chambre des communes, aujourd'hui pair d'Angleterre sous le titre de lord Beaconsfield, par un décret de la reine Victoria, premier lord de la trésorerie, ou chef du cabinet britannique; le marquis de Salisbury, chef du Foreign Office ou ministre des affaires étrangères, pair héréditaire d'Angleterre et de l'illustre et ancienne famille des Cecil, dont il est maintenant le premier représentant, et lord Odo Russell, frère du duc de Bedford, actuellement ambassadeur de la reine Victoria auprès de l'empereur Guillaume.

Italie. — Le comte Corti, ministre des affaires étrangères, et le comte de Launay, ambassadeur en Allemagne.

Russie. — Le prince Gortschakoff, chancelier de l'empire, ayant, sous ce titre, dans ses attributions, comme le prince de Bismarck, la direction des affaires étrangères, et le comte Shtouvaloff, ambassadeur de l'empereur de Russie auprès de la Reine d'Angleterre et M. d'Oubril, qui occupe le même poste à Berlin.

Turquie. — Carathéodory pacha, sous-secrétaire d'Etat des affaires étrangères, désigné par sa capacité plus que par sa situation pour le rôle délicat et difficile de premier plénipotentiaire ottoman, et Méhémet-Ali pacha, né en Prusse, d'un père français, élevé tout enfant par le grand-vizir Ali pacha, qui lui fit embrasser la religion musulmane, et connu, aujourd'hui, dans tout l'Orient par ses capacités militaires et ses opinions philosophiques.

Comment on s'en débarrasse...

On lit dans le Bien public: « Il ne viendra jamais à l'idée de personne de se débarrasser, parle fusil, d'un président de République dont on peut se débarrasser par le scrutin, et, avec les intentions les plus perverses, il est difficile de tuer un roi qui n'existe pas. »

La Bien public a sans doute oublié l'assassinat du président Lincoln en 1865, l'assassinat du président de la République de Bolivie en 1873, l'assassinat du président de la République de l'Equateur en 1875, l'assassinat du président de la République du Paraguay en 1877.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES MEMBRES DE L'ŒUVRE DES CERCLES CATHOLIQUES D'OUVRIERS

Séance de clôture du samedi 8 juin 1878 Discours de M. le comte Albert de Mun Secrétaire général de l'Œuvre

(Suite)

A côté de ce monde du travail, le mal, pour être moins rapide et moins éclatant, n'en est pas moins certain et moins profond. La désorganisation a gagné la campagne. Ceux que leur fortune et leur condition appellent à exercer dans la vie rurale le patronage social, pénétrés à leur tour de la loi moderne qui les a fait chasser de leur devoir, déserter peu à peu leur mission: la jouissance matérielle opère sur eux sa pernicieuse séduction; ils s'éloignent des champs où s'exercent leur influence et viennent à la ville chercher des jouissances et des émotions nouvelles. La tradition patriarcale se perd dans ce relâchement des mœurs et, peu à peu, au lieu de l'union qui s'était faite, à travers les siècles, sous la garde de l'Église, entre le clerc et le chât, la méfiance, la division, bientôt la haine pénètrent dans les cœurs! On ne se connaît plus! Un malentendu s'établit qui aura de terribles conséquences, et à l'ampagne comme à la ville, aux champs comme à l'étable, l'ordre est rompu, la société est désagrégée, la Révolution est faite. (Bravos.)

Mais le mirage se dissipe bientôt: la déception arrive terrible, déchirante et sans espoir. Les chimères des systèmes nouveaux ont bercé les esprits trompés, s'évanouissent dans une hideuse réalité. Après que tout a été détruit et que le bruit de ce grand écroulement a cessé de retentir, on regarde autour de soi, on cherche des yeux l'édifice de la société nouvelle et sur le vaste champ de la nation, on n'aperçoit plus que des ruines. ... Alors les yeux commencent à s'ouvrir! Les plaintes, les reproches, les revendications s'élèvent de toutes les têtes et se dirigent sans cesse vers les impitoyables ruines de cette société malade et lui offrent tour à tour des remèdes empoisonnés qu'elle accepte un moment avec l'avidité de l'espérance pour les rejeter bientôt avec dégoût et qui laissent retomber sur sa couche, où elle se retourne épuisée, sans y trouver jamais le repos qu'elle demande. (Applaudissements.)

Lasse, enfin, de ce long tourment, elle se dresse dans un dernier effort et se retourne vers ceux qui l'ont conduite à ces extrémités et les sommets de la misère! C'est l'heure où nous sommes. Le libéralisme a fait la révolution dans l'ordre religieux, politique et économique: il l'a faite à son profit et, après l'avoir déchaînée, il a prétendu lui mettre des bornes et la contenir à la limite de son ambition; mais il a compté sans la logique du peuple, et voilà qu'il est sommé de tenir ses promesses et de regarder en face les conséquences de ses principes: toutes ces ambitions soulevées, toutes ces espérances déçues

De telles pensées lui devenaient presque insupportables. Elle avait besoin d'un mot qui calmât ses craintes. Ce mot-là, Zuleïka sut le trouver tout d'abord. — Tout va bien! lui dit-elle en l'abordant. Je lui ai parlé comme je devais: il a compris — et tu n'as rien à redouter de sa part. — Tant mieux! répondit la jeune Circassienne; je serais si malheureuse de troubler la paix dans la maison de ton père! — Cette maison est aujourd'hui la tienne, répondit la fille d'Osman, et ta tête est sacrée pour tous ceux qui l'habitent. — CXIX

Ali, ce soir-là, entra plus tard que de coutume. Il y avait des nuages sur son front, et des écraies dans ses yeux noirs. Il s'adressa la parole ni à sa sœur ni à l'étrangère. Ce fut à peine si l'échange quelques mots avec son père. Il prit silencieusement son frugal repas et se retira.

Il n'était que trop évident pour Rahel qu'il était sous l'empire d'une préoccupation douloureuse, dont elle était la cause. — Mais, comme il n'était point en son pouvoir de la faire cesser, elle aimait mieux ne point paraître l'avoir remarquée.

Ali ne chercha point à faire naître une explication qui ne pouvait être qu'inutile et dangereuse — pénible à coup sûr. Rahel, de son côté, évitait avec soin tout ce qui aurait pu devenir un prétexte à récrimination. Elle s'occupait

toutes ces passions altérées, s'ouvraient contre lui, et de toutes parts, clamant s'élevait l'accusé d'une banqueroute morale et qui lui demandait compte des destinées de la nation dont il a pris la charge!

Le libéralisme aux abois, crampeur, au désespoir du ouvrier qui lui échappait, élude les questions, cherche à se sauver par des demi-mots, et quand tout lui fait défaut, quand ses arguments lui manquent, quand les expédients sont épuisés, et ne s'avoue pas vaincu, mais trouvant dans son orgueil une suprême ressource, il se détourne du mal, proclame qu'il n'a pas pu se tromper et que les événements ont tort et jette pour toute réponse à la société éperdue, le spectacle d'une apothéose qu'il se dresse à lui-même. (Travaux de la Grande-Armée, portant sur la frontispice: L'empereur Napoléon aux soldats de la Grande-Armée.)

Dans l'intérieur du monument seront inscrits sur des tables de marbre les noms de tous les hommes qui ont assisté aux batailles d'Ulm, d'Austerlitz, d'Iéna, et sur des tables de marbre les noms de tous ceux qui sont morts sur les champs de bataille. Autour de la salle seront sculptés des bas-reliefs où seront représentés les colonels de chacun des régimes, avec leurs noms, groupés autour de leurs drapeaux de division et de brigade. Les statues de généraux seront placées dans l'intérieur de la salle. ...

Enfin les armures, les drapeaux, les timbales enlevés à l'ennemi, seront placés dans l'ornementation du monument, et chaque année, aux anniversaires d'Austerlitz et d'Iéna, on devra y donner un concert héroïque (surtout) après de solennels discours sur les vertus nécessaires au soldat et sur la gloire de ceux qui périssent au champ d'honneur. ...

Ainsi pensait, ainsi commandait Napoléon en 1806; mais après 1812 et 1813 il commença de juger plus modérément la gloire.

« Que ferons-nous de ce temple de la Gloire, dit-il un jour au ministre de l'Intérieur. Nous n'en avons plus besoin, car nous ne sommes plus vaincus. Il n'y a plus, aujourd'hui, dans l'État où sont les choses, d'autre croyance possible que le culte catholique; c'est aux prêtres qu'il faut donner nos temples à garder; ils s'entendent mieux que nous à faire des économies et à conserver un culte. Que le temple de la Gloire soit donc désormais une église, c'est le moyen d'achever et de conserver ce monument. Il faudra bien aussi par suite dire la messe au Panthéon! »

En! bi n, Messieurs, le libéralisme a eu moins de clairvoyance ou moins de franchise que Napoléon I^{er}. Lui aussi, il a cru à sa propre gloire et il a rêvé de se faire construire des temples! Mais, quels qu'aient pu être les avertissements, les désastres éprouvés et les déceptions accumulées, il a persisté dans son orgueilleuse illusion et, aujourd'hui encore, devant ce temple troublé jusque dans ses fondements, il essaie de se relever, un ou il mettra ses noms et ses statues, ou des chants héroïques célébreront sa puissance, oubliant que seuls, les ministres de Dieu savent édifier des temples et y conserver un culte! (Applaudissements prolongés.)

Ali! c'est qu'un effort, c'est là que la source du mal et la cause dont nous venons d'apercevoir les lamentables effets! Un jour, la France, après de longs siècles d'existence, était parvenue à une époque critique de sa vie où il fallait qu'elle se décidât à un grand effort sur elle-même; elle avait besoin de se recueillir, de reformer les abus qui s'étaient introduits dans ses mœurs, de rejeter le poison d'une corruption qui commençait à envahir ses veines et de retrouver un élan de son cœur et la trace abandonnée de ses destinées providentielles. Ce fut une heure solennelle: vous savez ce qui arriva. La nation, représentée par ses mandataires, rompit avec tout son passé, arrêta brusquement dans le chemin de sa vocation, et au lieu de s'humilier et de reconnaître ses fautes, entraînant tout à coup en révolte contre Dieu, inventa tout d'une pièce, dans un accès d'orgueil insensé, une société nouvelle à laquelle elle donna pour fondement la Déclaration des Droits de l'homme.

C'est la société moderne, et c'est de ce point de vue que l'histoire du Consulat et de l'Empire.

Feuilleton du Journal de Roubaix du 14 JUIN 1878.

LA CIRCASSIENNE PAR LOUIS ENAULT

CXVII (SUITE)

Ces paroles avaient été prononcées avec un tel accent de cauderie qu'il était impossible de douter de leur sincérité. Aussi Zuleïka n'en douta point, et emportée par le mouvement spontané de sa généreuse nature :

— Où tu iras, j'irai! s'écria-t-elle; si tu veux mener une vie errante, nous la mènerons ensemble... mais je ne laisserai point partir seule... Je suis prête à te suivre partout... et tu le sais bien! Réfléchis cependant, avant de prendre un si grand parti... Peut-être t'effrayeras-tu sans raison: Je crois connaître mon frère, et je suis convaincue qu'il est incapable de jamais rien tenter contre toi. S'il en était autrement, ajouta-t-elle avec une énergie soudaine, il me trouverait entre vous deux.

— J'attendrai! dit la Circassienne, qui prit la main de Zuleïka et qui l'étreignit dans les siennes avec une visible affection.

CXVIII L'imprudente communication de la fille d'Osman jeta un nouvel élément de

malaise et de contrainte dans ce petit intérieur, où couvaient déjà tant de tempêtes.

Impatient de connaître son sort, et ne voulant point rentrer chez lui avant de savoir l'accueil qu'il y trouverait, Ali avait donné rendez-vous à sa sœur à un quart de lieue de la maison, dans une oasis près de laquelle il travaillait. Bien qu'elle fût la messagère d'une mauvaise nouvelle, Zuleïka ne voulait point, cependant, condamner son frère au supplice d'une longue attente. Elle alla donc vers lui et le trouva assis sur un tertre de gazon, au bord d'un clair ruisseau, sortant à gros bouillons d'une fontaine abritée par des baumes et des lentilles, et qui répandait la fraîcheur et la fécondité dans ce petit coin verdoyant et parfumé, perdu au milieu de la vaste étendue, aride, brûlante et désolée. Le jeune homme regardait d'un œil fixe l'eau qui coulait devant lui, et s'abandonnait si profondément dans cette contemplation, qu'il n'entendit point le bruit des pas de sa sœur qui s'approchait.

— Eh bien! fit-il en lui prenant la main, et en la regardant droit aux yeux, quelles nouvelles apportes-tu? — Je les voudrais meilleures! répondit-elle à voix basse.

Ali voila ses yeux sombres sous ses larges paupières; un léger frémissement courait autour de ses lèvres, et ses

maîns nerveuses se crispèrent sur le manche de sa faucille.

— Qu'a-t-elle dit? fit-il au bout d'un instant, parle vite: je veux tout savoir.

— Elle a dit non.

— Absolument!

— Ces raisons n'ont rien dont tu te doives l'offenser. Rahel ne veut point te marier; elle n'épousera ni toi ni personne... Je te l'avais dit, et tu pouvais nous éviter à tous deux l'ennui d'une triste réponse...

— Je ne te croyais pas! Je voulais savoir... Je sais... Maintenant je suis content! fit Ali, d'un ton qui ne démentait que trop ses paroles, et en marchant à grands pas dans le étroit espace que les arbres, un peu éclaircis, laissaient libre autour de la fontaine.

— Quand un homme, dans de telles conditions, dit « Je suis content! » on peut concourir qu'il est furieux. Zuleïka n'eut garde de s'y tromper; mais elle voyait son frère trop irrité pour rien dire qui pût exaspérer encore sa colère. Elle attendit qu'il se fût calmé quelque peu; puis elle reprit, avec beaucoup de douceur, mais avec beaucoup de fermeté :

— Tu as eu tort de lever les yeux sur cette enfant. Elle est d'une condition trop supérieure à la nôtre. C'est à peine si un chef des grandes tentes serait digne de son alliance... qu'il n'obtiendrait point, car aucun homme ne sera son maître.

Tâch d'oublier une démarche qu'il aurait mieux valu ne pas faire.

L'Arabe ne répondit rien. Il reprit sa faucille et s'enfonça, hautain, farouche, il retourna à la tâche commencée.

Immobilisé à la même place, Zuleïka le suivait des yeux, tandis qu'il s'éloignait, avec la démarche superbe que les poètes antiques prêtent si libéralement à leurs héros et à leurs dieux.

— C'est lui qui l'a voulu! se dit-elle. J'avais peur qu'il ne se montrât encore plus violent... Mais il a compris qu'il devait respecter les lois de l'hospitalité... Il a bien fait, car il m'aurait trouvée là pour le défendre... Après tout, mon père est toujours le maître... et il l'aurait montré... Mais il vaut mieux que cela ne soit pas nécessaire... Je tâcherai maintenant qu'il la voie le moins possible... Et nous reparterons... dès que nous serons allés au camp. Pauvre Rahel, la destinée ne cesse de la persécuter.

Zuleïka entra au logis. Elle savait que la Circassienne l'attendait avec une certaine inquiétude, et elle tenait à la rassurer promptement. Cette inquiétude était bien naturelle. Seule, abandonnée, loin des siens, sans amis, sans protecteurs, la fille d'Yacoub se demandait ce qu'elle pourrait bien faire, au cas où l'on voudrait la persécuter encore. Elle n'aurait point, sans doute, les mêmes craintes à craindre chez le pacha; mais dans quelle position fautive ne se trouverait-elle point, si elle était la cause d'une querelle de famille entre ces gens si bien unis jusque-là?

De telles pensées lui devenaient presque insupportables. Elle avait besoin d'un mot qui calmât ses craintes. Ce mot-là, Zuleïka sut le trouver tout d'abord.

— Tout va bien! lui dit-elle en l'abordant. Je lui ai parlé comme je devais: il a compris — et tu n'as rien à redouter de sa part.

— Tant mieux! répondit la jeune Circassienne; je serais si malheureuse de troubler la paix dans la maison de ton père!

— Cette maison est aujourd'hui la tienne, répondit la fille d'Osman, et ta tête est sacrée pour tous ceux qui l'habitent.

Ali, ce soir-là, entra plus tard que de coutume. Il y avait des nuages sur son front, et des écraies dans ses yeux noirs. Il s'adressa la parole ni à sa sœur ni à l'étrangère. Ce fut à peine si l'échange quelques mots avec son père. Il prit silencieusement son frugal repas et se retira.

Il n'était que trop évident pour Rahel qu'il était sous l'empire d'une préoccupation douloureuse, dont elle était la cause. — Mais, comme il n'était point en son pouvoir de la faire cesser, elle aimait mieux ne point paraître l'avoir remarquée.

Ali ne chercha point à faire naître une explication qui ne pouvait être qu'inutile et dangereuse — pénible à coup sûr. Rahel, de son côté, évitait avec soin tout ce qui aurait pu devenir un prétexte à récrimination. Elle s'occupait

des plus humbles tâches avec son amie, se faisait petite, et ne pouvant disparaître tout à fait, s'effaçait le plus possible. Il est vrai qu'elle se donnait là une peine bien inutile. Elle brillait sans le vouloir, illuminant l'ombre même; les regards étaient attirés par elle inévitablement, et où que ce fut qu'elle se cachât, tous les yeux allaient l'y chercher.

De telles conditions rendent la vie difficile dans un petit cercle intime, étroit, resserré, où l'on se touche du coude à chaque moment; où tout contact, quand on ne s'aime point, peut devenir un froissement.

Ali se contentait longtemps, au milieu de tous ces ferment de discorde et d'émotion — et, pour qui connaissait sa nature Apre et violente, il avait certes un véritable mérite de se contenir; car le démon du midi brûlait son sang, exaltait ses nerfs, embrasait son cerveau.

Son immense orgueil rendait ses déceptions plus amères encore, et le malheur, en s'aggravant chez lui, se tournait en colère... Qui donc pourrait résister à cette colère au moment où elle éclatait? C'est ce que Zuleïka se demandait avec effroi.

Elle prévoyait l'approche de cette tempête: elle croyait en apercevoir déjà les symptômes avant-coureurs... et elle tremblait!

(A suivre.)